

LA VIE RURALE EN PAYS ANTANOSY

par

B. PEYROT (*)

Les pays antanosy situé à l'extrême sud-est de Madagascar, constitue une enclave originale coincée entre l'Océan Indien et les hautes crêtes forestières des chaînes anosyennes. Ses limites administratives lui confèrent une superficie de 5 876 km² regroupant une population d'environ 80 000 personnes.

I. LE CADRE PHYSIQUE ET HUMAIN

1). *Le cadre physique (fig. 1)*

Le pays antanosy s'étend du fleuve Manampanihy sur la côte Est jusqu'aux falaises gréseuses du cap Andrahomana au sud de la baie de Ranofotsy. Le littoral oriental présente (en arrière d'un chapelet de lagunes séparé de l'océan par un étroit cordon dunaire) une plaine côtière de faible largeur constituée de collines basses maigrement voilées d'une *savoka* à ravenales et dominées par les hautes cimes forestières du Beseva-Vohimena culminant à plus de 1 000m.

L'Anosy central correspond à la large vallée de l'Efaho-Fanjahira et à celles de ses affluents. C'est une vaste dépression que limitent au sud les dunes littorales de l'Andranomatavy et des pourtours du lac Andriambe et qui s'enfonce en coin jusqu'au coeur des chaînes anosyennes, écrasée à l'est par les mornes rocheux du Beseva et à l'Ouest par les hauteurs du Beampingaratra.

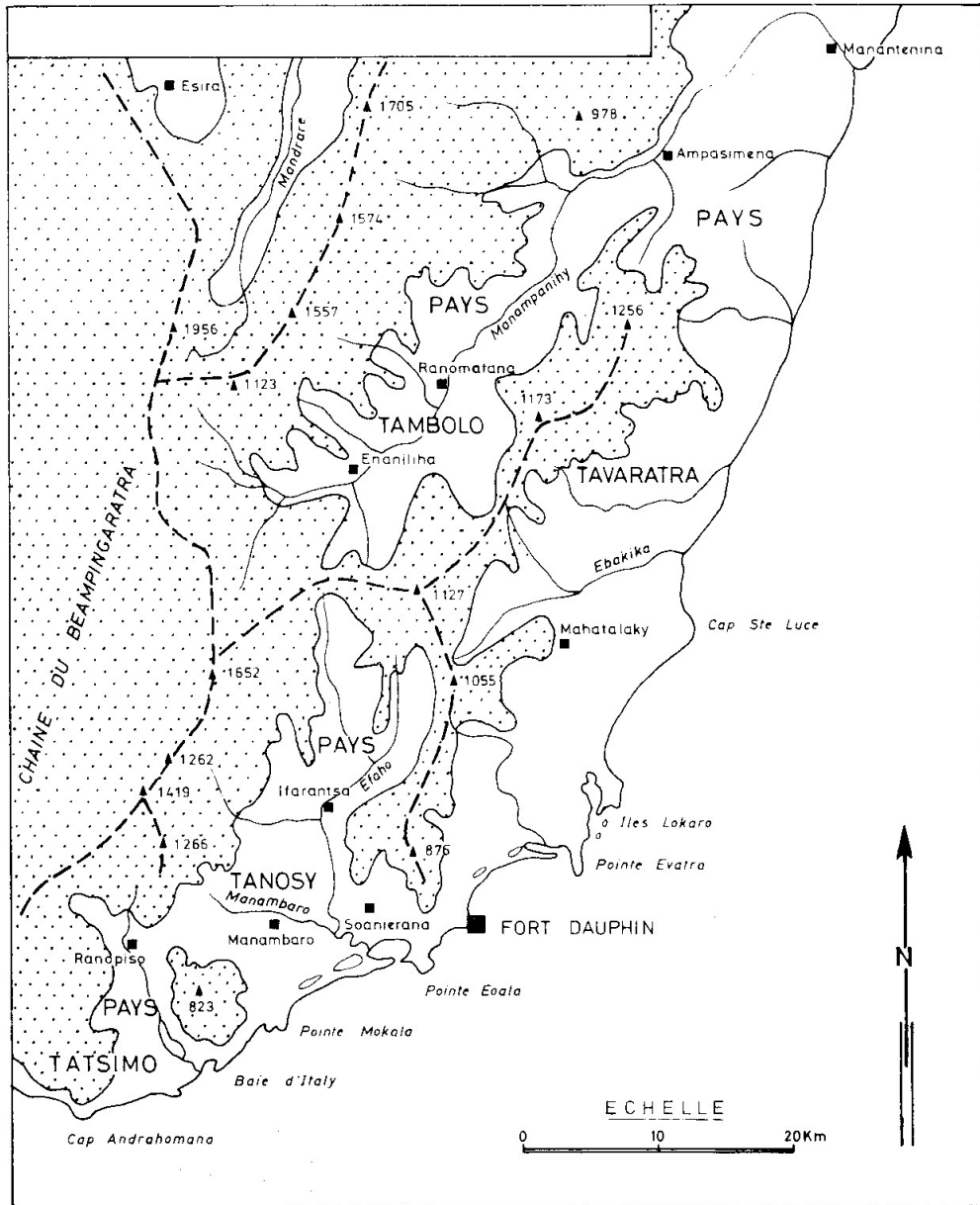
Le paysage est fait de vertes prairies et de bosquets d'eucalyptus ou de manguiers, émaillées du damier des rizières.






Plus à l'ouest – et déjà marqué des caractères rudes de l'Androy voisin – le pays tatsimo correspond aux âpres littoraux gréseux du Ranofotsy et du cap Andrahomana, masqués par un fourré épineux et noyés par les embruns d'une mer capricieuse déferlant sur une côte peu hospitalière (Ph. 1).

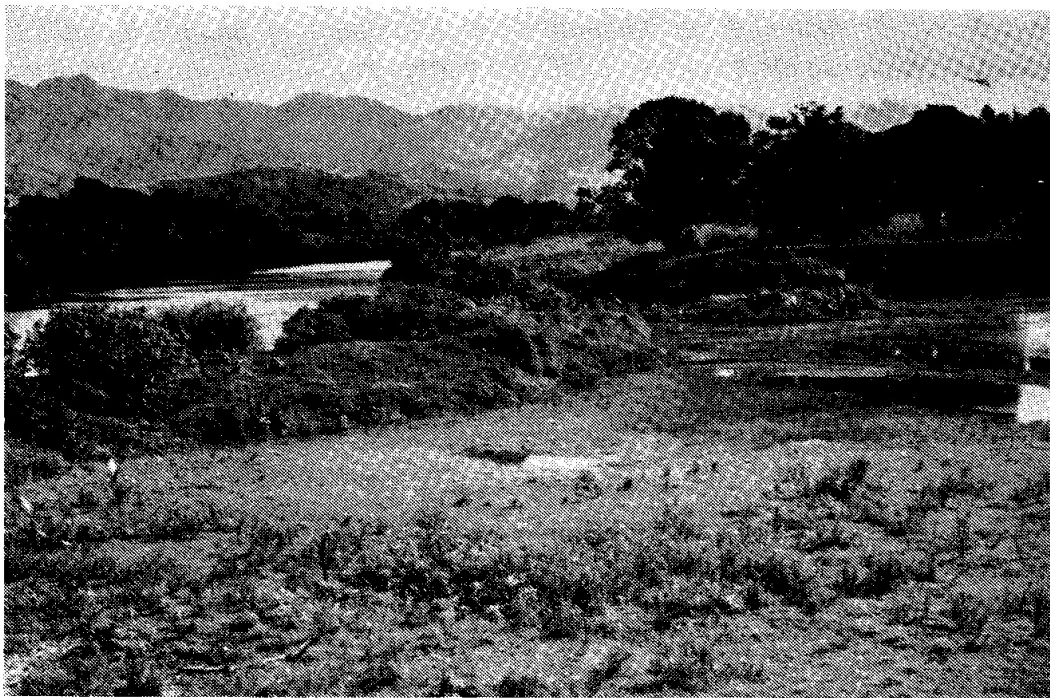
(*) Département de Géographie, Université de Brazzaville, Congo.

LE PAYS ANTANOSY

Fig. 1



- | | |
|--|--|
|  Chânes anosyennes |  Cantons et gros villages |
|  Lignes de crêtes et cotes d'altitude |  Ville |
|  Fleuves et rivières | |



Ph.1 — *Aspect de la campagne antanosy sur les rives de l'Efaho. Au premier plan, étang rizicoté en jachère ; au fond, les chaînes anosyennes (Cliché; B. Peyrot).*

Climatiquement, le pays antanosy appartient à l'ensemble chaud humide de la côte orientale malgache. Il représente pourtant une zone de transition entre le versant au vent de l'alizé et le versant androyen déjà très sec des chaînes anosyennes. La « faille pluviométrique » du col de Ranopiso constitue une spectaculaire frontière climatique avec le fourré épineux de l'Androy. On enregistre 1 537 mm de pluies à Fort-Dauphin mais seulement 400 mm à Amboasary distant de 70 km.

De cette particularité résulte une végétation qui offre « la suite la plus complète des types végétaux qu'il soit possible de rencontrer à Madagascar sur une aussi faible distance » (H. Humbert, 1935). De part et d'autre du col de Ranopiso, les associations végétales du contexte humide de la côte Est cèdent le pas aux formations xérophiles du fourré androyen. Ce caractère de zone charnière se répercute sur les composantes d'un milieu très varié et propice à l'implantation humaine.

2). La population antanosy

a). Les origines du groupe :

Les Antanosy, isolés par les frontières physiques, constituent une ethnie à part, d'origine ancienne, ayant eu peu de contacts avec les groupes voisins.

Selon les traditions ou les témoignages des premiers explorateurs, l'origine du peuplement remonterait au XVI^{ème} siècle. Cinq groupes peuvent être individualisés : au nord les Tavaratra ; dans les vallées intra-montagnardes, les Tambolo ; au sud, les Tatsimo ; au centre, occupant la vallée de l'Efaho-Fanjahira, les Tanosy stricto sensu.

Les Tanosy ont joué un rôle de premier plan dans l'histoire malgache. Selon des traditions orales, ce groupe aurait eu pour ancêtre lointain un proche parent de Mahomet, nommé Iminia dont, après quatorze générations, le chef Dian Ramach (Andriandramaka) aurait été le descendant. De la dynastie Zafi-Raminia de Fanjahira (mentionnée en 1652 par Etienne de Flacourt dans ses chroniques (1), subsistent des héritiers directs dont la fille du souverain Rabafanatrika, dernier chef Antanosy soumis par les forces françaises au début de ce siècle.

L'ancienneté de ce peuplement apparaît bien lorsqu'on compare la carte des villages antanosy établie au XVII^{ème} siècle par Flacourt et la carte actuelle de l'I.G.N. Les villages mentionnés jadis se retrouvent aujourd'hui, seuls les noms se sont quelque peu modifiés : Fanjahira aujourd'hui pour Fansehra, Manambaro pour Manambourou, Manalo pour Imanahal, Vatomalama pour Vatemalame, Eoala pour Heohale...

Le nom «Antanosy» (2) signifie «ceux des îles» et il semblerait que cette appellation eut été donnée par un groupe plus anciennement implanté dans la région et qui aurait vu arriver des immigrants structurés en caste noblé (*Rohan-dria*), religieuse (*Anakandriana*), roturière (*Ondjatsy*) mais tous islamisés. Le groupe le plus ancien pourrait être celui dit des Voadziri, d'origine indienne qui lui-même se serait superposé à un substrat encore plus ancien, de race noire, les Ondevo desquels on ne sait que peu de choses.

A ce propos, certains documents recensés par Grandidier (3) considèrent les Voadziri comme les anciens «maîtres» de l'Anosy et les distinguent des populations de race noire. Selon Grandidier, les Voadziri seraient originaires du Waziristan, état proche du Goudjerate et ils auraient occupé l'Anosy dès 1400 ap. J.C.

De ce passé, le groupe antanosy conserve encore une remarquable organisation sociale avec de strictes divisions : *Randriamanjaka* ou nobles, *Lohavohitsy*, dignitaires de village, *Tandronaka* ou roturiers et *Zafindrasara*, ancienne esclaves et serviteurs.

1 — Flacourt E. (de) : Histoire de la Grande Ile de Madagascar, ouv. cité.
Relation de la Grande Ile de Madagascar, ouv. cité.

2 — «Te an'nosy» devenu «Tanosy» fait référence aux habitants de l'île Nosy Ibrahim, l'actuelle Sainte-Marie, qui était en 1480 un comptoir islamisé sur le littoral malgache.

3 — Grandidier A. : Collection d'ouvrages anciens..., ouv. cité
Ethnographie de Madagascar, ouv. cité.

Aujourd'hui la société antanosy est fort conservatrice et bien hiérarchisée. Elle est dirigée par les doyens d'âge et les devins (*Ombiasy*) qui ont un rôle fondamental et une autorité absolue sur le groupe. Celui-ci est maintenu dans le respect des vieilles traditions où percent encore des influences islamiques.

La cellule villageoise constitue la base de cette organisation. Elle est marquée par de nombreux rapports internes de vassalité et de suzeraineté. Elle vit repliée sur elle-même, ne laissant aucune place à l'entreprise individuelle, dans une conception de fatalisme où la nature est faite de forces magiques qu'il convient de respecter et de se concilier. Toute tentative d'intervention apparaît comme un sacrilège et risque de compromettre l'équilibre et la sécurité du groupe en son entier. Aussi l'Antanosy s'abstient d'initiatives personnelles et se réfugie dans les coutumes, considérant l'isolement comme une protection contre les influences (néfastes) du monde extérieur. Cette mentalité fortement ancrée dans le mode de vie est bien évidemment un frein aux efforts de développement et influe sur l'économie rurale.

b) Les effectifs de la population :

En 1971, la population antanosy était estimée à 81 333 personnes ce qui représentait une densité théorique de 13 hab./km². Mais l'agglomération de Fort-Dauphin regroupait alors 13 800 habitants : la population rurale était donc de 67 500 âmes approximativement (*)

Le taux d'accroissement calculé sur les années 1970-1971 était de 2,42 % ce qui avait pour conséquence une évidente jeunesse de la population (60% de moins de vingt ans) et un certain dynamisme. Une famille comptait en moyenne entre six et dix personnes.

Globalement le groupe antanosy comptait 61 540 individus contre 12 038 Antaisaka, 4 518 Antandroy et 1 800 originaires des Hautes Terres. On recensait 15 733 Antavaratra sur la côte Est, 9 207 Tambolo et 8571 Tatsimo. Les Antanosy comptaient à eux seuls 22 438 personnes alors qu'on ne dénombrait ici que 700 Antandroy, 350 Antaisaka et 300 Betsileo ou Merina.

L'émigration a été très importante à la fin du XIX^{ème} siècle, affectant environ 500 000 personnes. D'après R. Decary, sur 99 000 Antanosy, 48 200 seulement seraient restés dans le pays alors que 31 000 seraient allés dans la vallée de l'Onilahy et 20 000 dans la région de Bekily. Aujourd'hui encore, on recense près de 10 000 Antanosy dans cette dernière région.

Les causes de cet exode massif sont historiques et coïncident avec l'occupation de l'Anosy par les troupes merina entre 1825 et 1885. Parmi les conséquences de cet exode dramatique, le vide humain ainsi créé a permis une forte immigration des Antaisaka et l'instauration d'un monopole des terres par les chefs restés sur place.

(*) Au recensement de 1975, la sous-préfecture de Fort-Dauphin comptait 98 509 habitants dont 18 270 hab. dans la ville de Fort-Dauphin (N.D.L.R.)

II. LA VIE RURALE

L'essentiel de cette analyse porte sur la partie centrale du pays antanosy en excluant les régions voisines des pays tavaratra et tatsimo ou tambolo. Les limites de la région étudiée sont d'ordre géographique et ethnique. Ainsi, sur la côte Est, le fleuve Ebakika détermine une frontière nette avec les Tavaratra ; au nord, les hauteurs du Manangotry séparent les Tambolo de la vallée de Ranomafana ; au sud et à l'ouest, la chaîne de l'Ambolo et le massif du Grand Lava-soa isolent les Tatsimo sur le littoral.

Cette région s'organise autour de l'Efaho-Fanjahira et de ses affluents ; elle se centre sur les villages de Manambaro, de Soanierana, d'Ifarantsa et d'Isaka-Ivondro (Fig. 1).

a). *L'habitat rural.*

L'habitat rural antanosy ne diffère guère de celui que l'on connaît sur l'ensemble de la côte Est malgache. C'est un habitat léger, très classique, correspondant à une conception rattachée à des façons de penser et de croire « issues d'une vie de symbiose avec la nature ». Cela n'a rien d'original et l'on retrouve ce caractère dans la plupart des sociétés qui ne se sont pas émancipées de leur milieu naturel.

Ici, l'habitat est de type groupé en village de cent à quatre cents personnes. Ces villages sont toujours situés sur une éminence latéritique dominant les bas-fonds ou bien au débouché des torrents sur les premières pentes des reliefs.

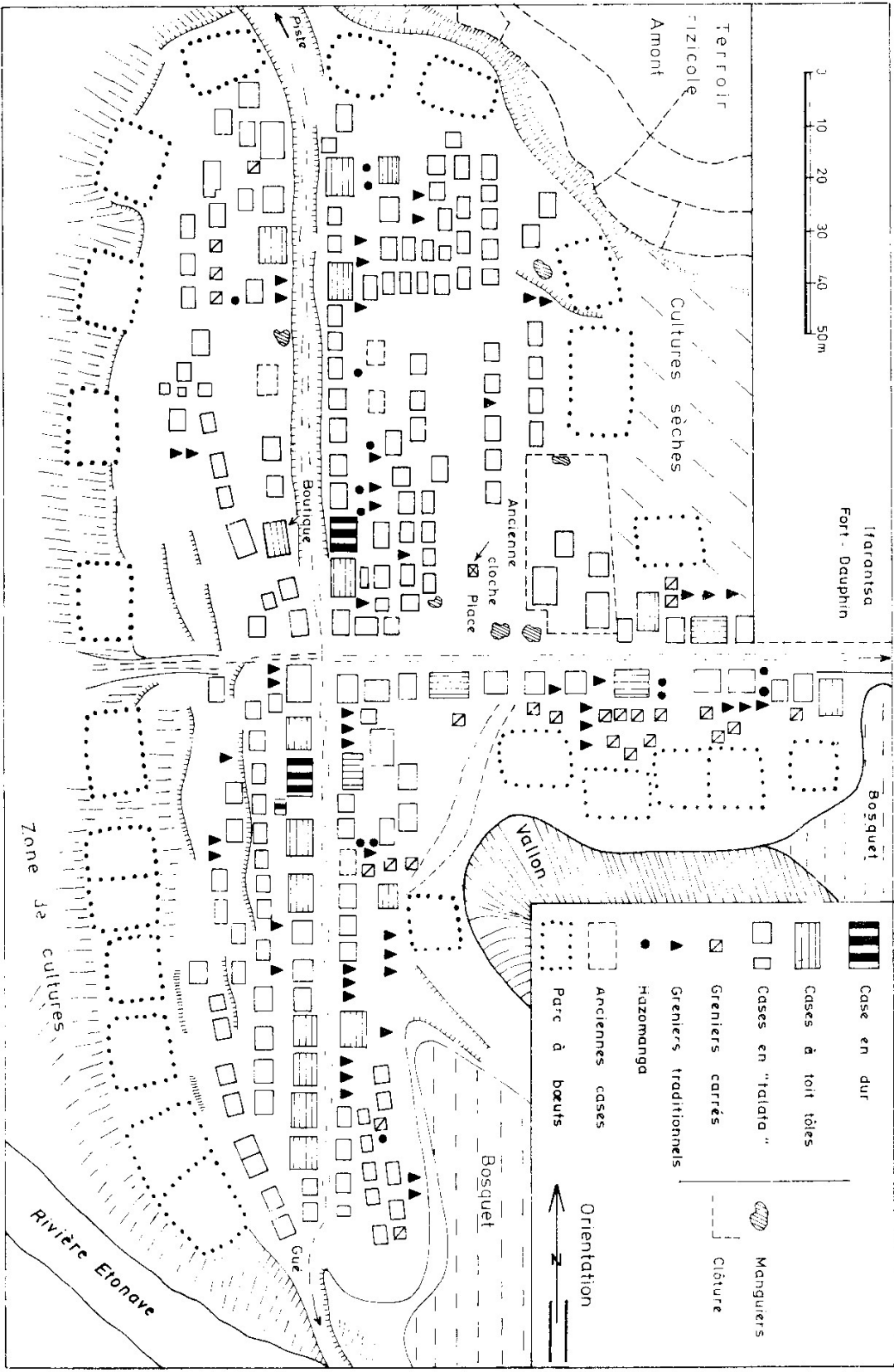
Les cases s'ordonnent en une double rangée, se disposant de part et d'autre d'une artère centrale où ont lieu les rassemblements, les fêtes, les cérémonies. Entre elles s'insèrent de pittoresques greniers triangulaires, acrobatiquement juchés au faite de tortueux poteaux et parfois flanqués de *hazomanga*, totems sculptés anciens. (Fig. 2)

Une belle ceinture de caféiers, manguiers, orangers et citronniers ombrage la périphérie des cases et dissimule sous ses frondaisons les enclos de volailles et les parcs à boeufs. Enfin, sur les premières pentes se trouvent les champs de haricots, de manioc, de patates douces tandis que les rizières occupent les bas-fonds humides des vallons.

Un peu à l'écart et à demi-enfouis sous un épais taillis, s'élèvent les stèles de pierre et les monolithes de granite blanc de la nécropole gardée par les habituels bucrânes dédiés aux ancêtres (Ph. 2) .

La case antanosy (Ph.3 et fig.3) est une construction légère, rectangulaire, haute de 3 ou 4 m. Son toit est à deux pans. Elle est réalisée essentiellement à partir du ravenale dont on utilise les feuilles (*falafa*) pour les panneaux de cloisons, les nervures (*raty*) pour les toitures, le tronc éclaté (*vakaka*) pour

Fig 2
PLAN DE MANDISO
VILLAGE ANTANOSY





Ph.2 — Nécropole antanosy (Cliché B. Peyrot)



Ph. 3 -- Village antanosy :cases en ravenale, greniers à riz et ceinture de caféiers
(Cliché T. Cazaubon)



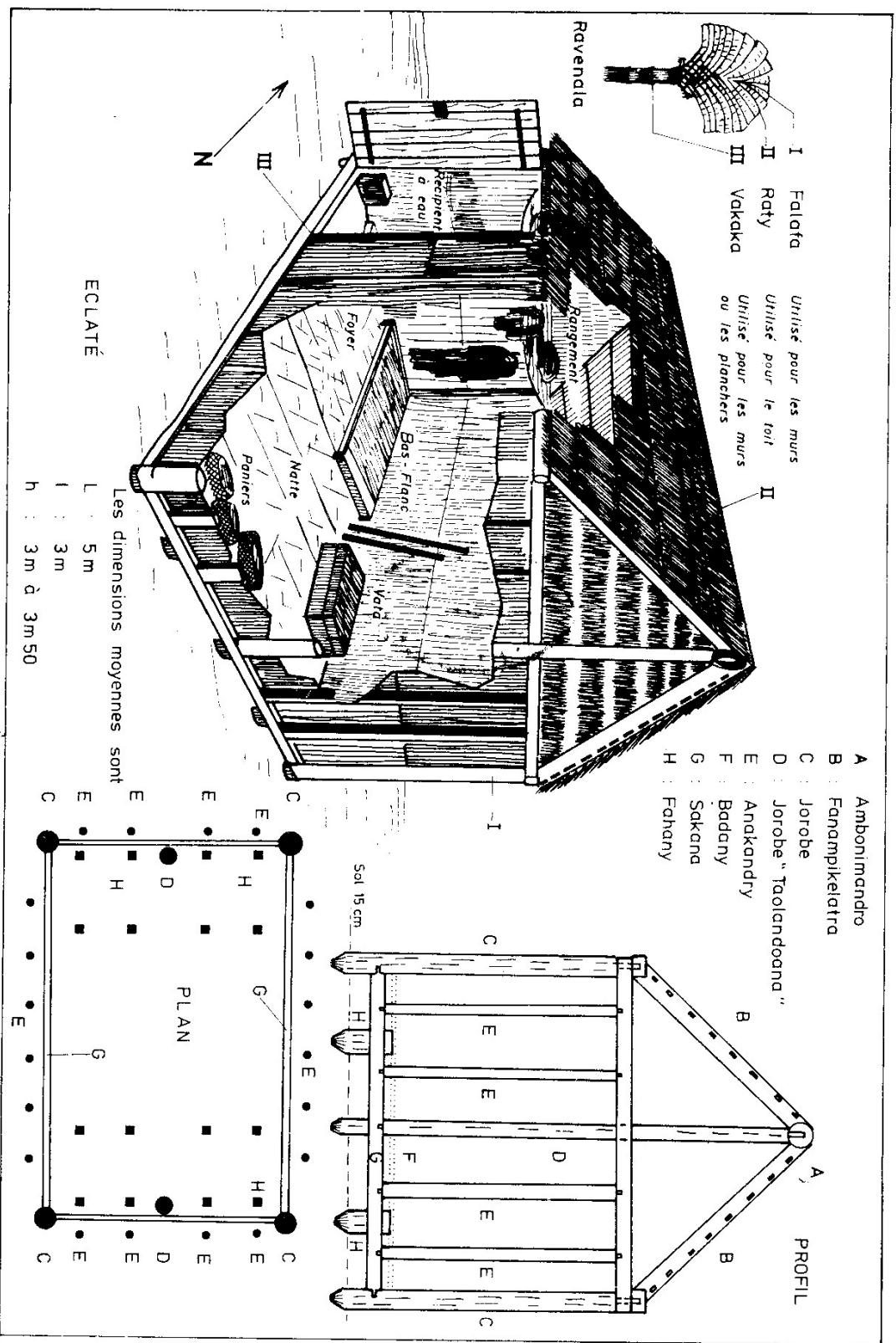
le plancher. D'autres essences forestières fournissent madriers et grandes planches, grossièrement façonnées à la hache, destinés à constituer la carcasse et les pilotis.

L'édification de la case est le fruit d'une participation collective des membres d'une famille et s'effectue selon un ordre méthodique admirable bien qu'avec un outillage des plus sommaires en recourant surtout aux chevilles de bois et aux tresses végétales.

L'aménagement intérieur est fruste. Une seule porte, s'ouvrant sur l'ouest, permet l'accès à l'unique pièce couvrant environ 10m² où se trouvent le foyer et les quelques biens familiaux.

Dans les régions voisines, ce type d'habitat subit quelques modifications. Ainsi, en pays tambolo, les cases sont plus grandes et plus soignées ; chez les Tatsimo, la sécheresse du milieu ne permettant plus d'avoir recours au ravenale, les cases sont faites de planches très grossières taillées dans du bois de *katrafay* (essence du fourré voisin) ; parfois, sur les rives du Ranofotsy, la case se réduit à un abri de branchages. Le long des axes routiers, les toitures de tôle ondulée ont fait leur apparition tandis qu'une véranda s'ajoute à la case, signe certain d'une évolution vers la recherche d'un confort plus grand.

Fig. 3 TYPE D'HABITAT EN PAYS ANTANOSY



b). L'agriculture, base économique traditionnelle

L'agriculture constitue l'essentiel des activités de cette population qui en tire toutes ses ressources vivrières et économiques. Les travaux des champs et de la rizière occupent le paysan toute l'année avec la succession des cycles culturels, ce que le calendrier agricole régional traduit fort bien.

L'éventail des cultures est assez large avec, bien entendu, le riz, culture traditionnelle, le manioc, les haricots, les patates, des légumes... De cette diversité des cultures procède un paysage rural très avenant qui témoigne cependant plus d'une polyculture que d'une monoculture rizicole. Ainsi, après les étendues épineuses et sèches de l'Androy, l'Anosy apparaît au premier regard comme une région prospère. En réalité, bien des faiblesses modifient ce schéma : l'agriculture antanosy est loin de pouvoir se comparer à celle des Hautes Terres. Des techniques archaïques et sommaires, une faible productivité, une part insignifiante des récoltes commercialisées font que l'Anosy est une région où le potentiel agricole est sous-exploité.

Cette situation est en partie due à un cadre naturel physique très propice qui n'incite guère au perfectionnement de techniques certes sommaires mais suffisantes pour nourrir une population ne connaissant guère la pression démographique. L'eau est abondante ; le climat très doux favorise la croissance des espèces cultivées. Tout cela n'incite guère à l'effort. Mais aujourd'hui les problèmes deviennent sérieux et l'agriculture antanosy nécessite une rénovation.

L'histoire de cette agriculture commence avec la pratique généralisée du *tavy*. Les brûlis forestiers ont laissé leur empreinte dans les paysages avec une nette réduction des espaces forestiers et de larges cicatrices ouvertes sur les flancs des chaînes anosyennes. Puis, à ces *tavy* primitifs a succédé la riziculture des bancs-fonds appelés *horaka* mais les rizières restent plus des étangs rizicoles que des terres vraiment cultivées. Au XVII^{ème} siècle, Flacourt décrivait ces *horaka* à la production insuffisante puisqu'il fallait aller jusqu'à la baie d'Antongil chercher le ravitaillement de la petite garnison de Fort-Dauphin.

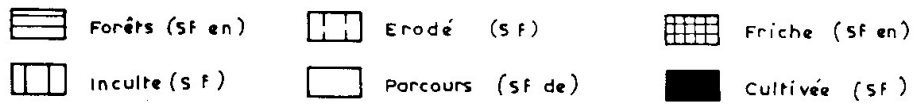
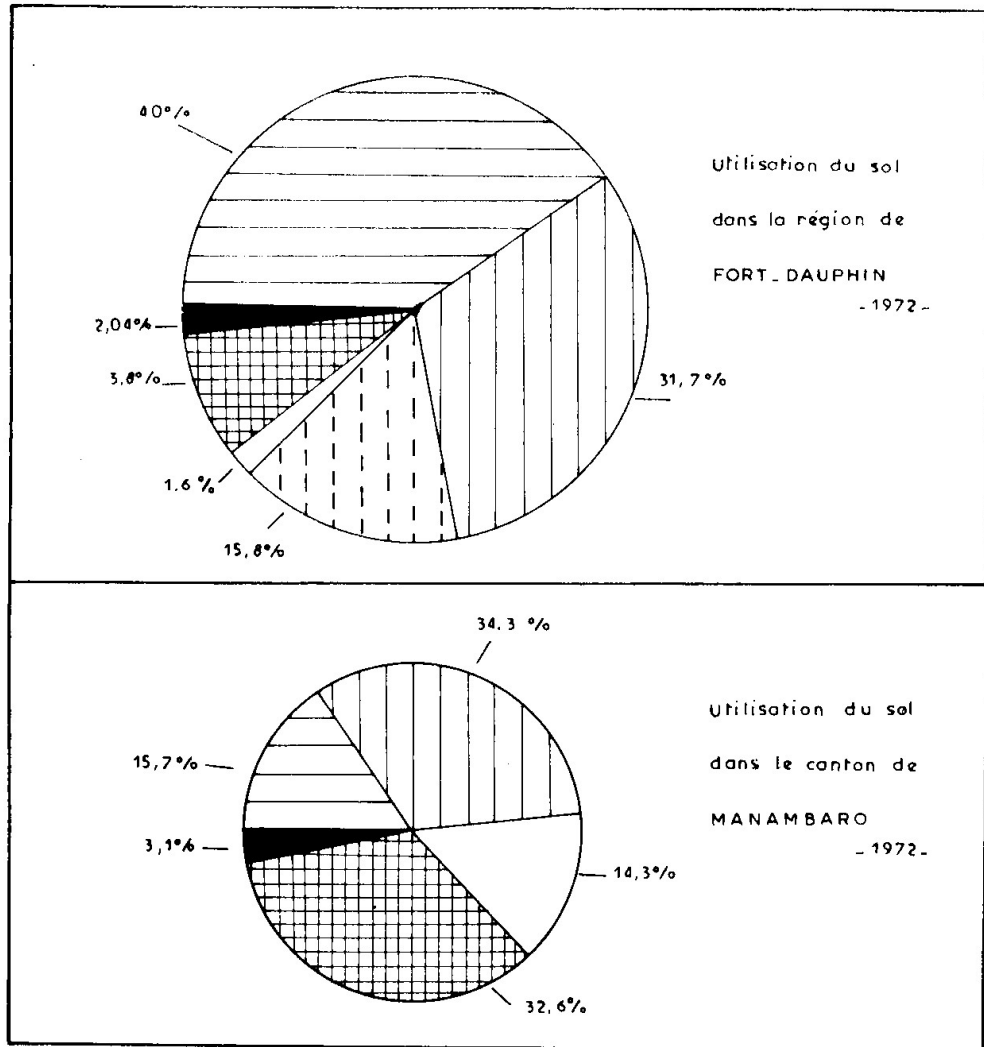
Au XIX^{ème} siècle, la plaine de Nosibe était déjà en grande partie cultivée. C'est à cette époque que les Antanosy se mirent à cultiver des espèces nouvelles dont le manioc et les haricots. Ces cultures sèches ont été développées sur les berges des cours d'eau puis sur les flancs des collines.

L'ouverture des routes au début du siècle a vu se constituer les premières plantations caféières et d'agrumes inspirées par les colons réunionnais et les affranchis qui revenaient des Mascareignes.

Aujourd'hui, après une récente poussée démographique, les rizières des bancs-fonds sont apparues insuffisantes et certains villages des piémonts ont été contraints de tailler des terrassettes rizicoles sur les premières pentes, s'initiant peu à peu aux techniques de la maîtrise de l'eau imitées des Betsileo.

Fig. 4

UTILISATION DU SOL EN PAYS ANTANOSY



La sous-exploitation du potentiel agricole transparaît dans le contraste entre les superficies cultivées absorbant le paysan un minimum de deux cents jours par an et les superficies non valorisées. En 1971, dans le pays antanosy, la situation était la suivante (Fig. 4) :

– Superficie totale de la circonscription agricole	587 550 ha
– Superficie forestière	235 000 ha
– Superficie incultivable, étangs et lagunes	186 000 ha
– Superficie érodée irrécupérable	93 000 ha
– Surfaces de parcours	9 550 ha
– Surface cultivable	52 000 ha
– Superficie cultivée théoriquement	12 000 ha
– Surface productive en 1971 sur les 12 000 ha	8 230 ha
– Surface concédée à la petite propriété	258 ha

Toujours selon ces statistiques, 8 230 ha ont produit 7 179 t ce qui est bien faible pour une population rurale d'environ 60 000 personnes. Si l'on fait abstraction des surfaces forestières et des surfaces incultivables, le potentiel agricole antanosy est de 154 550 ha compte tenu des surfaces dites érodées et des terres de parcours. En fait, il n'y a que 12 000 ha qui fassent l'objet d'une mise en valeur et sur ces 12 000 ha, seulement 8 230 sont producteurs alors que près de 52 000 ha pourraient être cultivés avec profit.

Trois types de mise en valeur de l'espace existent. Sur la côte orientale et dans les hautes vallées intra-montagnardes, les ruraux pratiquent encore parfois le *tavy* et défrichent les lisières de la forêt, les sols sableux et latéritiques des basses collines n'étant pas très favorables. Dans l'Anosy central, c'est un parc verdoyant de prairies, de jachères, de champs divers et de rizières avec de fréquents bosquets d'eucalyptus, de manguiers et d'arbres fruitiers. Plus au sud apparaissent les structures en *valabe*, clôturées d'agaves, typiques de l'extrême-Sud de Madagascar : ici, la rizière disparaît et seules subsistent les cultures de patates, maïs et haricots (Fig. 5 & 6).

La riziculture (Ph.4)

Elle est pratiquée depuis au moins le XVI^{ème} siècle très vraisemblablement sur des clairières de brûlis dans un premier temps puis ensuite dans les bas-fonds marécageux. Récemment, certains villages ont été contraints par le manque d'espace de façonner des gradins sur les basses pentes avec une esquisse rudimentaire de la maîtrise de l'eau.

Les techniques de la riziculture en bas-fonds sont connues et ne se différencient guère, en pays antanosy, de ce que l'on observe sur la côte orientale malgache. Les rizières, délimitées par des diguettes de mottes d'argile, ont une surface moyenne de 1 à 3 a et occupant de préférence les bordures des marais afin



Ph. 4 — Rizières à Eajoamby (Cliché T.Cazaubon)

d'éviter les problèmes de drainage. Dans ces petites parcelles aux contours non géométriques, l'eau est fournie par la nappe phréatique et les pluies, cela sans contrôle possible. De ce fait, les fluctuations saisonnières sont très sensibles avec les conséquences qu'elles supposent : risque de submersion des plants en période de crue, risque de flétrissement si les pluies tardent trop.

Le long des vallons à prairie mouilleuse, les parcelles s'échelonnent d'aval en amont avec une ébauche de gradins. Ici, les parcelles sont plus vastes avec des surfaces de 2 à 5 a.

A ce type très répandu et qui n'exige guère de technicité, il faut ajouter les rizières creusées dans les bourrelets des berges, les *hakandrano*. Encaissées de 1 m à 1,5 m, elles ont une superficie de 10 à 20 a et sont alimentées par les pluies et les infiltrations. Ce type est absolument identique aux formes décrites dans la région de Maroantsetra par M. Petit (4).

Les travaux comprennent le traditionnel labour à l'*angady* (bêche) puis un piétinage par les boeufs. Ensuite, le riz est semé à la volée et pousse au gré des

4 -- Petit M. : La plaine de Maroantsetra, étude régionale, TH. Doct. Trois. cycle, Tananarive 1968, A.G.M., 192 p.

courants et autres mouvements de l'eau dans la parcelle. Les Antanosy ne pratiquent guère le *ketsa* (5) en dehors des rizières en gradins où le manque d'eau impose le recours à cette pratique. Toutefois, certains cultivateurs, après un semis direct pour le riz de première saison, pratiquent le repiquage pour la seconde récolte afin d'assurer une meilleure production. Cette pépinière est d'une durée de soixante dix jours en culture traditionnelle mais pourrait être ramenée à trente ou trente cinq jours en culture améliorée avec un simple apport de fumure organique. Actuellement il faut compter au moins 3 a de pépinière pour repiquer 1 ha de rizière.

Deux récoltes se succèdent dans l'année sur les mêmes parcelles : un riz de première saison, le *vary hosy*, cultivé de juillet à janvier, et un riz de deuxième saison, le *tsipala*, cultivé de novembre à mai. En dehors de ces deux variétés, les Antanosy en cultivent six autres : *makalioka*, *vary madinika*, *rakabory*, *java*, *kanga*, *vary fandra*.

L'entretien reste assez sommaire et après trois années consécutives de production, la parcelle est mise en jachère pour une durée d'un an, parfois de deux.

Sur les terrassettes, la relative maîtrise de l'eau amenée par de petits canaux. à partir d'un torrent voisin, permet de cultiver en même temps le *hosy* et le *tsipala*. Mais des aléas très fréquents dans la distribution régulière de l'eau n'autorisent pas de plus belles récoltes que dans les rizières de vallons.

Le paysan antanosy possède en moyenne trois ou quatre parcelles d'une surface globale d'environ 20 ou 30 a. Deux d'entre elles sont en *tsipala* et une en *hosy*. Dans le canton de Manambaro, les cultivateurs les plus aisés possèdent 1 à 4 ha de rizières mais, en général, le morcellement dû aux partages successoraux est tel que les surfaces totales sont comprises entre 1 et 4 a. Une estimation de la valeur d'une parcelle de 2 à 3 a donnait, en 1971, le chiffre de 10 000 ou 15 000 FMG. Nos enquêtes concernant le coût de l'acquisition d'une rizière ont corroboré ces chiffres.

Les rendements sont médiocres : 1,5 à 2 t/ha en moyenne. En 1969, la production officielle était de 6 880 t pour 4 150 ha cultivés. Une estimation globale situe la production annuelle aux alentours de 7 000 t dont 6 500 pour le seul bassin-versant de l'Efaho-Fanjahira, principale région productrice du pays antanosy (en 1971 : 6 400 ha et 6 528 t). Pour les autres cantons de la région, les chiffres suivant peuvent être retenus : 30 t pour Ranopiso et le pays tatsimo; 1 150 t pour le pays tavaratra et les cantons de Mahatalaky et de Manantenina.

5 — *ketsa* : pépinière rizicole pratiquée avec beaucoup de soins sur les Hautes Terres malgaches.

Cette production est insuffisante. L'ensemble de la région consomme (Fort-Dauphin comprise) environ 15 000 t. il faut donc avoir recours à des importations.

Au niveau de l'exploitant lui-même, un certain déséquilibre existe entre sa production et ses besoins. Ainsi, à Nosibe, un paysan chef d'une famille de douze personnes ne récolte que 300 kg dans l'année alors qu'il lui faudrait près de 2 000 kg pour nourrir les siens à raison de 600 à 800 g de riz par personne et par jour (6). Il est cependant difficile et délicat de déterminer la production réelle d'un cultivateur. Celui-ci estime ses récoltes selon le nombre de paniers *vaha* d'une contenance de 20 ou 30 kg qu'il rapporte de ses rizières. En moyenne, cette production est de l'ordre de 200 à 350 kg par an.

Si l'on considère que la surface occupée par les rizières n'est en moyenne que de 25 % de l'ensemble des terroirs villageois, on comprendra que l'Anosy ne peut être considérée comme une véritable région rizicole. Cette insuffisante production tient donc à la faible proportion relative des terres consacrées au riz. Mais elle est aussi due à l'absence ou la précarité des techniques concernant l'aménagement des parcelles, le contrôle de l'eau, le repiquage, la fumure. Selon les rapports d'experts, l'apport d'une simple fumure organique permettrait une production de l'ordre de 3 à 4 t/ha et cela sans modifier sensiblement les techniques traditionnelles. Les propositions d'amélioration se heurtent trop souvent au conservatisme du cultivateur antanosy qui refuse toute autre technique que celle héritée de ses ancêtres.

Ainsi, sur le plan rizicole, le potentiel antanosy est largement sous-exploité. Il serait théoriquement possible d'accroître les surfaces en riz de 2 500 ha en Anosy et de 6 350 ha dans la vallée de Ranomafana. Dans le seul canton de Manabaro, le potentiel rizicole est estimé à près de 18 000 t à raison de 2 t/ha (7).

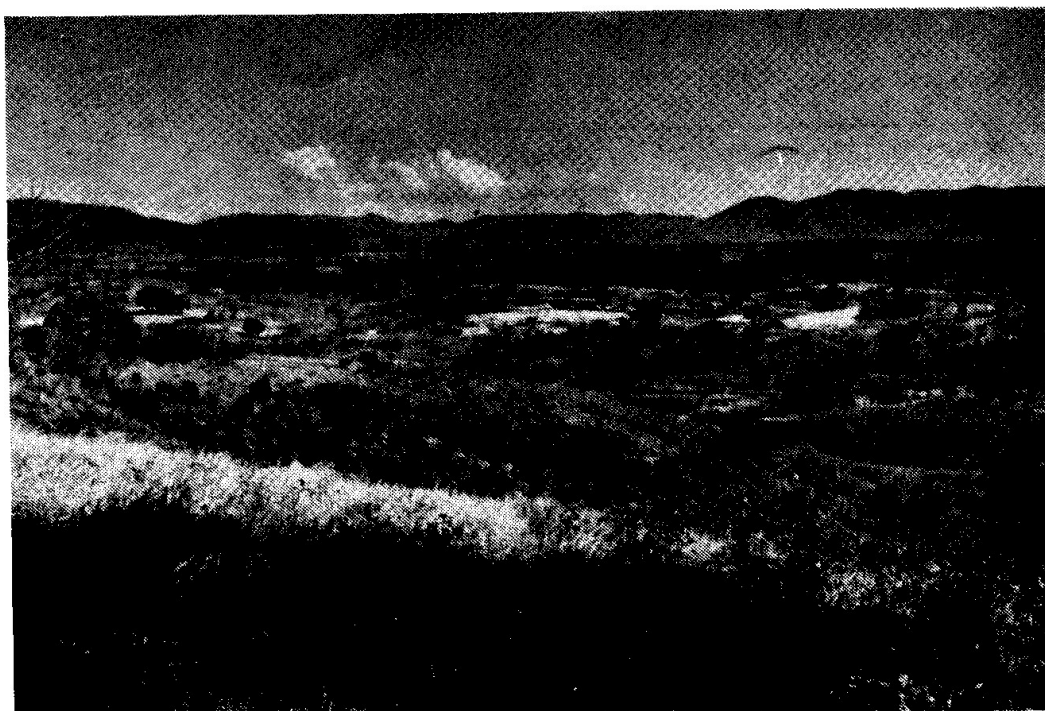
Les cultures sèches (Ph. 5)

Face à cette insuffisance, le cultivateur antanosy est contraint de pratiquer des cultures sèches de complément. Celles-ci occupent une place tout aussi importante que la riziculture, parfois même plus importante. Le terroir du village de Mandiso compte seulement 25 % de sa surface en rizières et près de 40 % en cultures sèches et cet exemple se situe dans un secteur où l'eau est abondante.

Comme partout ailleurs, l'instrument de base demeure l'*angady*. Elle permet un labour peu profond et l'édification des billons et buttes sur lesquels sont plantés manioc, patates, arachides, maïs et haricots, toujours en association

6 — Normes de consommation journalière individuelle sur les Hautes Terres.

7 — Sur la rive orientale de l'Ehafo, près de Soanierana, le périmètre rizicole d'Antsofa constitue une expérience très intéressante. Grâce à un aménagement et à des travaux de drainage, 421 parcelles ont été créées sur une surface de 500 ha. Quatre villages se partagent son exploitation à raison de 25 a par cultivateur.



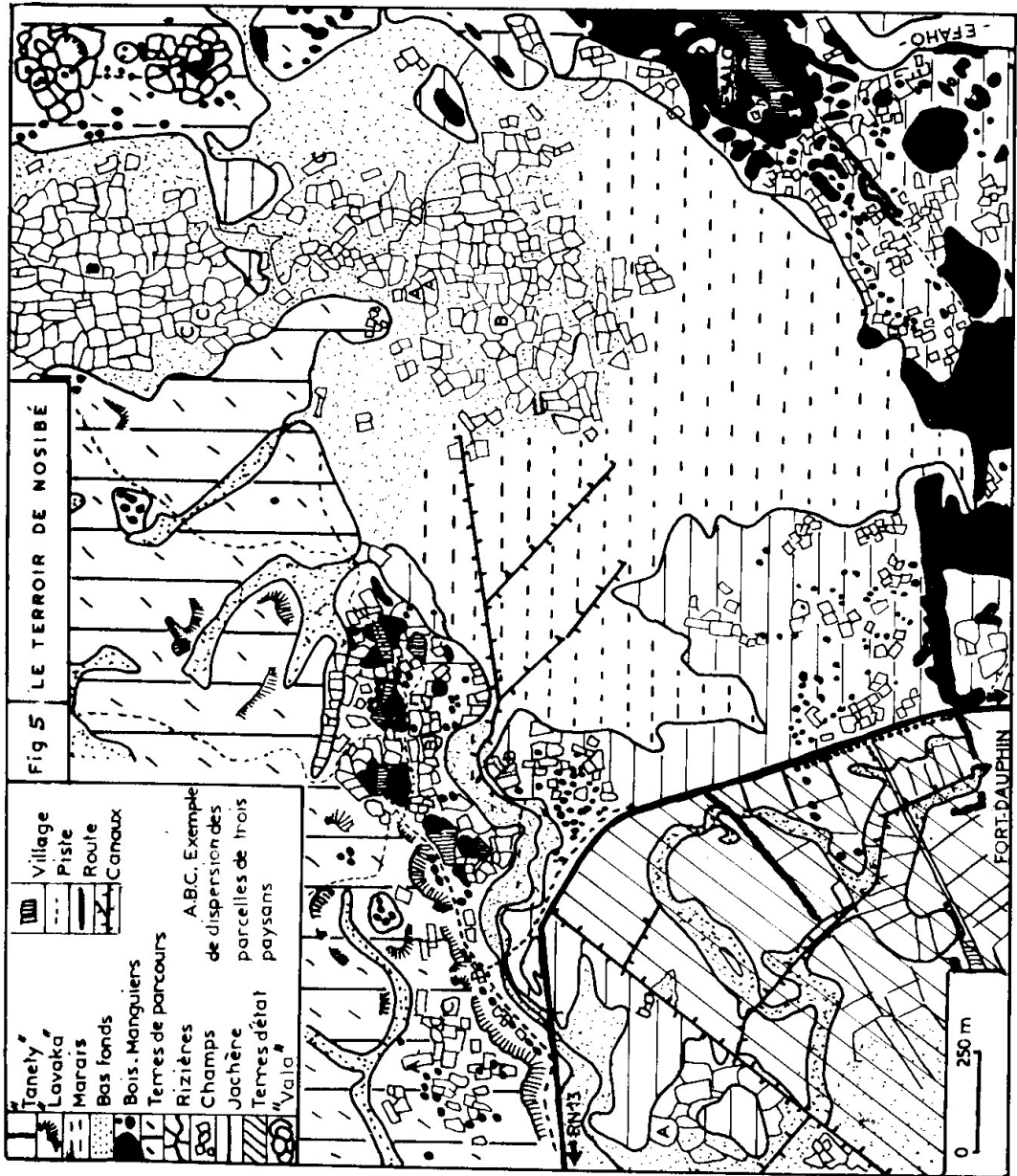
Ph. 5 — *Paysage rural (cultures sèches) dans la vallée de l'Efaho, près de Manambavo (Cliché T. Cazaubon).*

étroite. Au bout de deux années de production, la terre est abandonnée pour une jachère d'un ou deux ans, parfois plus si le paysan est bien pourvu en terres.

Les rendements moyens sont les suivants : 500 kg/ha pour les haricots ; 300 kg/ha pour la maïs ; 600 à 800 kg/ha pour les arachides de bouche. En 1971 on estimait ainsi les productions (8).

Produits	Surface cultivée (ha)	Production
Manioc	1 784	1 385
Maïs	1 809	65
Patates	1 206	1 907
Arachides	483	45
Haricots	206	65
Ananas	160	315
Bananes	266	537
Café	1 045	500
Mangues	45	170
Oranges	42	160

8 — Sources : Statistiques de la sous-préfecture de Fort-Dauphin. Ces chiffres sont basés sur la production « contrôlée » par les divers collecteurs de la région.



Cultivés et vulgarisés dans un premier temps par les planteurs réunionnais, café, agrumes et mangues sont aujourd'hui récoltés par les paysans. C'est pour eux un moyen de se procurer de l'argent frais mais ils ne se préoccupent guère de soigner les plantations ni d'améliorer les rendements. En 1971, 1 700 t de café ont été commercialisées sur la place de Fort-Dauphin et une grande partie de cette production provenait des plantations artisanales des villages mais non de véritables plantations.

Contrairement à celui des rizières très visibles dans le terroir, le recensement des champs est difficile. Plus encore malaisé est de déterminer les surfaces de cultures sèches d'un paysan en raison de l'extrême dispersion des champs à la périphérie des villages. Cette dispersion est due au manque de terres vierges sises à peu de distance des habitations ce qui oblige le paysan à défricher sans cesse de nouvelles terres toujours plus loin. D'autre part, par suite des rivalités internes ou nées de l'occupation des espaces, l'éparpillement des terres d'un exploitant atteint un tel degré qu'il nous a été impossible de faire plus que des estimations. Les limites sont donc très floues et tout ce que l'on peut affirmer est qu'un paysan possède au moins deux parcelles de patates et une de manioc. Le rapport d'un champ de manioc est de 50 ou 60 *vaha*, c'est à dire de l'ordre de 100 à 120 kg. Ces sont les femmes qui entretiennent ces champs après la phase de défrichage. Ce sont elles aussi qui s'occupent des petites parcelles où poussent les brèdes, légumes locaux complétant l'éventail des cultures habituelles.

A côté de cette bien modeste agriculture, dans tous les villages existe un petit élevage domestique de volailles, de porcs et, bien entendu, de bovins. Ceux-ci comme ailleurs, sont des animaux de prestige que l'on utilise cependant pour les travaux de la rizière (9) ainsi que lors des cérémonies coutumières. Un chef de famille en Anosy peut posséder quelquefois un troupeau d'une vingtaine de têtes mais en général, on peut estimer à trois ou quatre bovins le troupeau habituel d'un paysan.

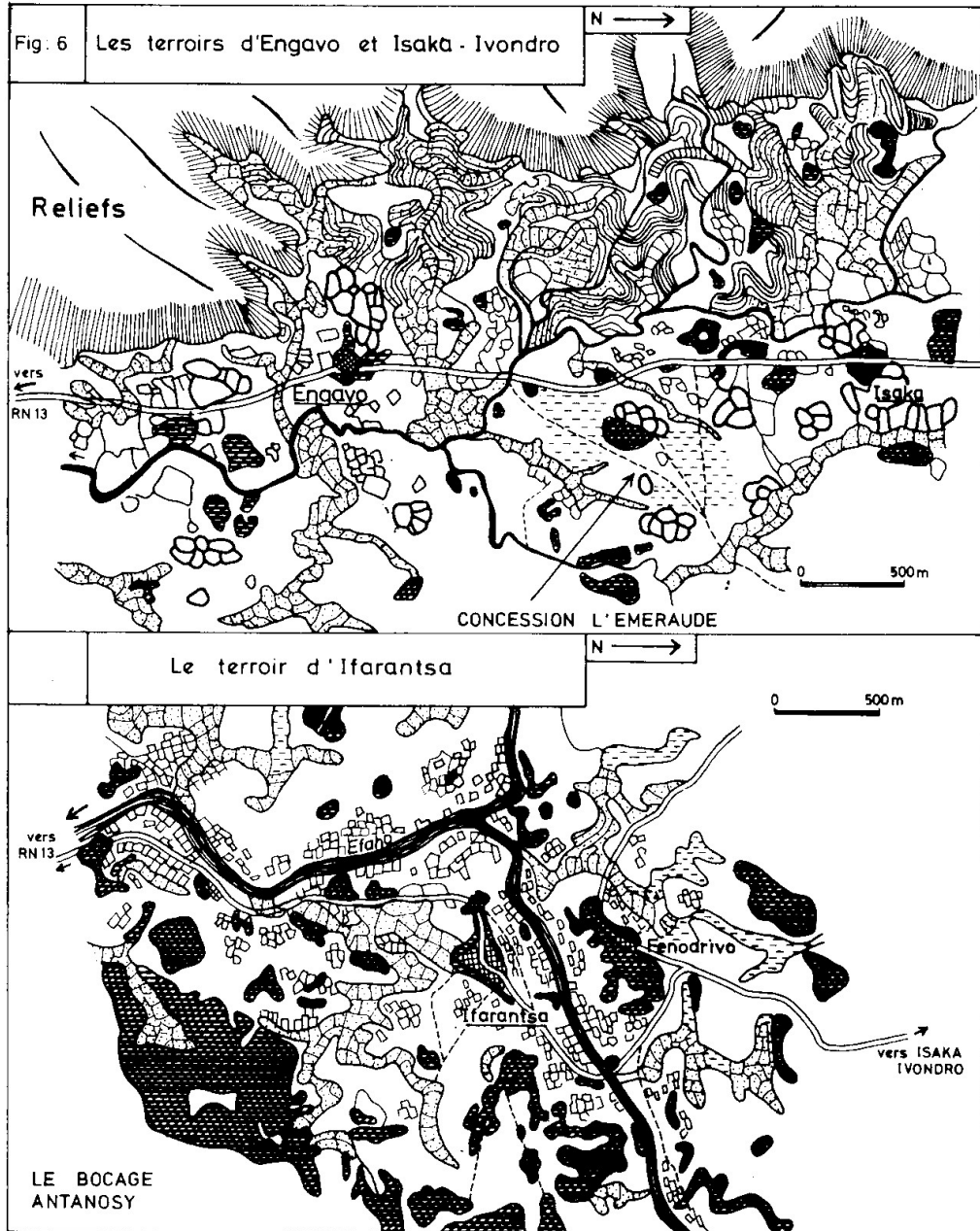
La pêche, autrefois très active, n'est plus qu'une petite activité marginale d'appoint. La production est largement auto-consommée et, en Anosy, la pêche en mer est ignorée et abandonnée aux villages du littoral. Ceux-ci, par contre, en vivent presque exclusivement : en 1971, la SOPICA (Société des Pêcheries Industrielles du Capricorne) collectait la production ce qui incitait au développement de cette activité.

III. L'ECONOMIE DES CAMPAGNES ANTANOSY

L'examen de la structure rurale montre déjà la pauvreté du pays antanosy. L'absence de moyens matériels et de techniques rationnelles, la faible produc-

9 — Piétinage effectué par les boeufs dans la rizière, pratique classique dans les rizières malgaches.

TERROIRS DU PAYS ANTANOSY



- | | | | | | | | |
|---|----------------------|---|-----------------|--|---------|---|--------|
|  | Rizières de terrasse |  | Cultures sèches |  | Village |  | Piste |
|  | "Horaka" |  | "Vala" |  | Bosquet |  | Marais |

tivité, l'emprise paralysante du carcan social, tout cela se traduit par une évidente faiblesse du niveau de vie, la sous-exploitation du potentiel agricole et le maintien d'une petite économie villageoise d'auto-consommation.

Au niveau du cultivateur se dégage une impression d'immobilisme. L'Antanosy perpétue les gestes de ses ancêtres, répugne aux innovations même s'il en perçoit les avantages et se méfie des ingérences externes. Tirant ses ressources de ses terres et consommant sa production, il vit en marge des courants commerciaux et pratique plus le troc que les échanges monétaires.

Dans ces conditions, il est bien difficile d'estimer un niveau de vie d'autant plus que les unités de mesure, de surface, de distance, de poids... sont le plus souvent étrangères aux paysans. L'économie villageoise et individuelle est en réalité «amonétaire» et ce n'est que par le biais de l'estimation du «taux de couverture» que l'on peut avoir une idée de la situation des campagnes antanosy. Ce taux, qui est un rapport entre les périodes de production des denrées vivrières et la consommation annuelle des populations est, d'après nos estimations, de 9 à 10/12èmes ce qui paraît assez satisfaisant et plus confortable qu'en Androy voisin où il n'est que de 7/12èmes. Il implique néanmoins une dure période de soudure.

D'après nos enquêtes, une approche du revenu annuel d'un cultivateur était possible en tenant compte du rapport «vente/production». Mais cela ne peut avoir de valeur que dans des cas où le cultivateur produit suffisamment pour pouvoir vendre un surplus de production. Aussi, tenant compte des capacités moyennes de production d'un paysan de l'Anosy, nous avons pu établir les données ci-après qui ne sont cependant qu'indicatives :

500 kg de manioc à 10 FMG/kg	5 000 FMG
100 kg de maïs à 10 FMG/kg	1 000 —
400 kg de patates à 10 FMG/kg	4 000 —
130 kg de riz à 45 FMG/kg	6 000 —
	<hr/>
Total. . .	16 000 FMG (10)

Ces 16 000 FMG constitueraient donc un budget moyen annuel théorique pour un paysan antanosy. Nous noterons donc sa faiblesse.

A Manambaro, une enquête plus précise menée auprès d'un cultivateur aisé a donné les résultats ci-après :

10 — Ces prix étaient ceux en vigueur à Fort-Dauphin en 1971-1972 (1 FMG = 1 C.F.A. = 0,02 franc français).

Cultures	Production (kg)	Autoconsommé (kg)	Commercialisé (kg)	Rapport (FMG)
Riz	900	300	600 à 20 FMG	12 000
Manioc	3 500	1 500	2 000 à 10 FMG	20 000
Patates	600	500	100 à 10 FMG	1 000
Haricots	50	10	40 à 40 FMG	1 600
Arachides	80	20	60 à 20 FMG	1 200
Oranges	500	200	300 à 10 FMG	3 000
Bananes	300	100	200 à 5 FMG	1 000
Gain total				39 800

A ce revenu monétaire agricole il faut ajouter la vente de cinq poules à 100 FMG pièce, de deux oies à 300 FMG pièce et de 40 kg de mica clivé vendus à 30 FMG/kg, c'est à dire une somme de 2 300 FMG.

Les dépenses pouvaient être estimée à 20 000 FMG dont 5 000 FMG de vêtements et 3 450 FMG d'impôts. La recette annuelle était alors de 21 100 FMG (11).

La question qui vient à l'esprit est celle de la destination de cette éventuelle et bien maigre épargne. En fait, cet argent – lorsqu'il existe – est le plus souvent investi dans des dépenses improductives, les dépenses coutumières en priorité. Ainsi, le coût de la construction d'un tombeau en Anosy peut s'élever à 600 000 FMG et les dépenses occasionnées par un décès à 50 000 FMG. Ces chiffres sont considérables eu égard aux maigres ressources de la population mais ces dépenses sont considérées comme normales et il serait bien difficile de modifier cette conception (12).

A titre de comparaison, voici les budgets de deux catégories de travailleurs employés dans une sisaleraie de la vallée du Mandrare, près d'Amboasary :

- Manoeuvre célibataire : gains annuels : 47 700 FMG en espèces et 8 700 FMG en nourriture

11 – Prix des années 1971-1972, certes aujourd'hui dépassés mais conservant une valeur indicative.

12 – Détail des dépenses pour la construction d'un tombeau en Anosy : quatre boeufs sacrifiés (32 000 FMG) ; salaire des Maçons (48 000 FMG = 6 boeufs) ; salaire du peintre (18 000 FMG = 2 boeufs et une chèvre) ; transport des pierres (48 000 FMG) ; aide-maçon (24 000 FMG) ; location d'un tracteur (38 000 FMG) ; vingt sacs de ciment (16 000 FMG) ; peinture (17 500 FMG) ; cérémonie d'inauguration (360 000 FMG = 45 boeufs).

— Contremaître d'équipe : gains annuels : 69 000 FMG en espèces et 16 320 FMG en nourritures et avantages divers.

En ce qui concerne la destination de l'épargne, les ventes de boissons alcoolisées d'un commerçant d'Amboasary sont éloquentes :

	Bière et vin	Rhum
Jours ordinaires	40 l	15 l
Jours de paye	300 l	150 l

Que conclure de cette situation ? Indéniablement l'économie des campagnes antanosy apparaît comme une économie « insulaire » marquée d'un évident stasisme. Les villages vivent en circuit fermé dans les limites de leur espace communautaire d'où sont proscrits les apports extérieurs contraires ou non conformes à la tradition. Ils présentent un caractère « d'engourdissement dans un sommeil centenaire » (H. Rudloff).

Toutefois ce jugement n'est ni sans appel ni définitif. En 1971, il existait des perspectives d'ouverture de ces campagnes qui, bien que timides et maladroites, avaient au moins le mérite de se dessiner.

IV. LES PERSPECTIVES D'OUVERTURE DES CAMPAGNES ANTANOSY

Ces ouvertures se dessinent par le biais des marchés de campagne en essor récent et par l'organisation des circuits de collecte qui établissent peu à peu des rapports d'échange entre la ville et la campagne.

Les marchés

Ils jouent déjà un rôle sensible dans la vie de relation et constituent des pôles d'attraction. Outre les marchés de Fort-Dauphin dont la présence est intimement liée à l'agglomération, deux marchés sont à signaler, celui de Mahatalaky au nord de Fort-Dauphin et surtout celui d'Ankaramena sur la R.N. 13 près de Manambaro.

Le marché d'Ankaramena se tient tous les samedis sur le bord de la chaussée. Il rassemble les paysans des environs immédiats comme ceux des cantons voisins de Ranopiso, d'Ifarantsa, de Soanierana. Les échanges sont encore réduits et les transactions restent peu importantes car les ventes s'effectuent uniquement au détail. Le riz est vendu au *kapoaka* (13) à raison de quatre *kapoaka*

13 — *kapoaka* : boîte vide de lait condensé Nestlé : trois *kapoaka* font approximativement un kilogramme.

pour 50 FMG. Le manioc, les patates, sont vendus «au tas». Ankaramena est aussi un marché aux bestiaux. Les bêtes sont vendues par des éleveurs tatsimo ou antandroy pour des sommes déjà plus importantes (10 000 FMG pour une jeune bête). D'autre part, les «taxis-brousse» qui font du transport entre Fort-Dauphin et Amboasary, s'arrêtent à Ankaramena avec une desserte spéciale Fort-Dauphin-Ankaramena les jours du marché. Des commerçants (Indiens, Pakistanais, Chinois et Malgaches) viennent de la ville en camionnette proposer des produits de consommation courante, tissus en coupons, outillage, confection... En règle générale, le produit des ventes est investi sur place en achat de produits de consommation ou dans les boissons.

Le marché de Mahatalaky rassemble des producteurs de la vallée de Ranomafana venus à pied en cinq heures de marche par les sentiers montagnards pour vendre café, oranges, arachides aux collecteurs de Fort-Dauphin. C'est donc déjà plus un point de collecte qu'un marché rural.

Les collecteurs itinérants

Ce sont ces collecteurs qui, peu à peu, ouvrent les campagnes au marché de consommation. A bord de leur véhicule, ils vont chercher le riz, le café, les arachides et les autres produits de la région et ce, parfois, jusque dans les villages les plus reculés. En échange, ils vendent des produits de consommation courante, pétrole, bougies, tissus, outils...

Ils drainent le pays, chacun ayant des secteurs bien précis. Ils travaillent en liaison avec des maisons d'import-export de Fort-Dauphin dont ils sont en fait des agents intermédiaires. Cette collecte ne s'effectue que le long des axes routiers encore praticables aux véhicules et ne touche pas toujours les villages isolés à l'écart des pistes.

En 1971 on comptait six collecteurs travaillant sur le littoral oriental pour le café, le riz et les agrumes ; cinq drainaient la vallée de l'Efaho pour le riz, les haricots, les arachides... Aujourd'hui, le monopole de la collecte du riz appartient à un organisme d'Etat.

Il y aurait beaucoup à dire sur les pratiques «commerciales» de ces collecteurs. Ils jouent bien souvent le rôle d'usuriers vis-à-vis des paysans, pratiquant le classique système des «avances à la production»... Pourtant leur rôle a pu paraître indispensable car ils drainent les productions régionales, incitent les paysans à vendre une partie de leur récolte et les encouragent ainsi à produire davantage.

Les circuits sont cependant peu rentables. L'amortissement des véhicules est très improbable. Finalement, les collecteurs, qu'ils soient Indiens, Pakiastanais ou Malgaches, apparaissent comme des agents très largement exploités des firmes d'import-export de Fort-Dauphin.

Parallèlement à ces circuits de collecte est apparue la petite boutique de village où l'on trouve en quantité très réduite, un éventail très large de produits de consommation courante. C'est un commerce de détail où les ventes les plus usuelles restent de l'ordre de 10 à 50 FMG. Le rôle des boutiques n'est pas négligeable et permet une certaine pénétration de l'économie monétaire dans les villages. Bien souvent aussi, ces minuscules magasins constituent des pôles de collecte dépendant d'une maison de Fort-Dauphin.

Ainsi, par le biais des collecteurs et des petites boutiques, se fait sentir l'influence des maisons et sociétés établies à Fort-Dauphin. Ces derniers peuvent ainsi apparaître comme un facteur d'ouverture des campagnes antanosy bien que leur existence comme leurs pratiques puissent poser des multiples problèmes. Mais, à travers ces maisons d'import-export, c'est aussi la ville qui fait sentir son influence.

B. PEYROT

N.D.L.R. : Cette étude représente l'essentiel d'une thèse de Troisième cycle de géographie régionale réalisée par l'Auteur de 1971 à 1972 et présentée à l'Université de Bordeaux II^e en septembre 1974. Si certains aspects sont aujourd'hui dépassés ou, en raison du nouvel état de choses, modifiés, le fond demeure encore hautement valable.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHABE G. — Communauté villageoise de la côte orientale malgache : les Betsimisaraka, ORSTOM, Tananarive, 3 vol., 633 p., 1966.
- BATTISTINI R. — L'extrême-Sud de Madagascar : étude géomorphologique 2 t., 636 p., Ed. Cujas, Paris, 1964.
- BATTISTINI R. — Quelques types de paysages agraires traditionnels du Sud et du Sud-Est de Madagascar, *Mad. Rev. de Géol.* n° 6, janv.-juin 1965.
- COULAUD D. — Les Zafimaniry, un groupe ethnique de Madagascar à la poursuite de la forêt, Impr. Fanontam-boky malagasy, Tananarive 1973, 382 p.
- DANDOY G. — Terroirs et économie villageoise de Vavatenina, ORSTOM, Tananarive, ronéo.
- DANDOUAU A. — CHAPUS G.S. — Histoire des populations de Madagascar, Tananarive, 1952.
- DESCHAMPS H. — VIANES S. — Les Malgaches du Sud-Est, Paris, 1959.
- DESCHAMPS H. — Histoire de Madagascar, Coll. Monde d'Outre-Mer, Paris, 1960.
- DECARY R. — L'Androy, essai de monographie régionale, Ed. géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1936.
- DECARY R. — L'habitat à Madagascar, 80 p., Paris 1958.
- DONQUE G. — Contribution géographique à l'étude du climat de Madagascar, Tananarive, 1972.
- DONQUE G. — Le climat d'une façade au vent de l'alizé : la côte est de Madagascar, *Mad. Rev. de Géol.* n° 24, janv.-juin 1974.
- DUMONT R. — L'évolution des campagnes malgaches, Tananarive 1959.
- DUBOIS J.C. — Possibilités d'évolution d'une vallée de la côte est malgache, étude socio-économique, ORSTOM, Tananarive, 32 p., ronéo, 1970.
- GENDARME R. — L'économie de Madagascar, Paris, 1963.
- GUERIN M. — L'Androy, étude sociologique, ronéo., Tananarive, 1970.
- GRANDIDIER A. — Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar, Paris 1903-1920 dont notamment FLACOURT E. (de) : Histoire de la Grande Ile de Madagascar & Relation de la Grande Ile de Madagascar.
- GRANDIDIER A. — Ethnographie de Madagascar, 4 vol., Paris 1905-1957.
- LE BOURDIEC F. — Aspects géographiques de la riziculture malgache, Impr. Nationale, Tananarive, 1968.
- LE BOURDIEC F. — Hommes et paysages du riz à Madagascar, Tananarive, A.G.M., 1979.
- MARTIN P. — Recherches rizicoles sur la côte sud-est. Résumé et synthèse de trois années d'expérimentation à Manakara et Vohipeno, IRAM, doc. 253, Tananarive 1970.

MONOGRAPHIES PREFERCTORALES & SOUS-PREFERCTORALES de FORT-DAUPHIN, de 1965 à 1971, BDPA Tananarive et Fort-Dauphin (inédites).

PETIT M. — La plaine littorale de Maroantsetra, A.G.M., Tananarive, 1968.

PEYROT B. — L'Androy central et littoral : le pays antanosy, étude de géographie régionale, 2 t., 560 p., ronéo., Bordeaux 1974.

RAMAMONJISOA J. — Le sisal à Madagascar, Mad. Rev. de Géo. n° 31, 1977.

RUDLOFF M. — L'économie villageoise à Madagascar et en Afrique, Rev. Econ. de Madag., n° 1, Tananarive 1966.

RESUME

Le pays antanosy, situé à l'Extrême Sud-Est de Madagascar, regroupait en 1971 une ethnie originale composée d'environ 80 000 personnes. Les Antanosy, dont le passé historique est brièvement évoqué, s'organisent en groupes hiérarchisés, conservateurs et fondés à partir des cellules villageoises. Organisée autour des rizières, l'agriculture est de type autarcique. Variée (nombreuses cultures sèches) mais routinière et à technique archaïques, elle occupe l'essentiel des activités. Ses problèmes sont nombreux : dispersion des champs, faiblesse des rendements, manque de terres etc... L'examen de la structure rurale montre la pauvreté du pays antanosy, et les perspectives d'ouvertures par le biais des marchés et de l'organisation des circuits de collectes apparaissent insuffisantes.

ABSTRACT

The Antanosy region, situated in the extreme Southeast of Madagascar, was the home of an original group of about 80 000 population in 1971. The Antanosy people, whose history is described briefly, are organized in groups of a hierarchical and traditional nature, on the basis of village cells. Their subsistence economy is based on cultivation of paddy rice. Farming activities are diversified with numerous upland crops, but they employ routine and archaic techniques. Their numerous agricultural problems include fragmentation of fields, low yields, and scarcity of land. Examination of the rural structure reveals the poverty of the Antanosy region. Prospects for opening up the region through market outlets and commodity transport appear inadequate.

